

Je connus une enfance heureuse, entourée de mes parents, de mon frère aîné, puis de mon petit frère. J'étais une enfant comblée, dont la seule préoccupation était d'obtenir de bons résultats scolaires. Ma mère au foyer qui consacrait son temps à nous trois, mon père banquier. J'étais une enfant joyeuse, extravertie et un rien bavarde, quoique timide, qui portait sur son visage cette expression que portent seulement les enfants que l'on croise sur le chemin de l'école, ce sentiment paisible et heureux dans les yeux ; témoignage d'un univers naïf dans lequel les "méchants" n'existent que dans les livres. A l'âge de neuf ans, ma vie a basculé. Une femme entra dans ma vie sans y avoir été invitée. C'est par ces deux êtres que j'appris à quel point la vie pouvait être cruelle et injuste. Cette femme, et ce monstre qu'autrefois j'appelais "papa".

Tout commença en octobre. Une belle journée d'été indien. Des tresses retombaient sur mes épaules nues que seules les bretelles roses de ma robe habillaient. J'étais au premier rang, près de la fenêtre. Un furtif regard vers la cour de récréation, et la sonnerie retentit. La maîtresse de CM1 ouvrit la porte en nous disant "A tout à l'heure ! " . Je me précipitai vers la sortie, et, une fois cette limite franchie, je traversai la cour à toute vitesse. Mes ballerines tapaient bruyamment le gravier sur lequel j'étais tombée plus d'une fois. J'arrivai au portail gris, toujours pas ouvert. Après une ou deux minutes d'interminable attente, la directrice arriva enfin et ouvrit l'imposant portail. Le gendarme se mit en travers de la route, inclina la tête, nous pouvons traverser. Je repris ma course, arrivai sur le trottoir aux cailloux rouges de la chapelle ; mais, là encore, je stoppai mon élan, ma mère n'était pas là. Derrière une voiture

grise, j'aperçus Myriam, une amie de ma mère. Je me dirigeai vers elle. Elle me dit que c'est elle qui me ramenait chez moi.

(La proximité de nos maisons explique ce covoiturage relativement fréquent qui me déplaisait car, du haut de mes neuf ans, je n'appréciais pas d'être privée de ce moment partagé uniquement entre ma mère et moi).

Mais ce covoiturage n'avait rien d'habituel, je le savais; un copain de mon petit frère de six ans et demi mon cadet devait venir manger chez nous. Comment étaient-ils rentrés ? En silence, je montai dans le véhicule à coté de la fille de Myriam.

Bientôt, la voiture ralentit devant chez moi. Je remerciai en esquissant un sourire forcé, descendis. La voiture de Myriam démarra. J'attrapai la poignée du portillon en bois usé et, au même moment, remarquai la clio bleue de mon père qui était censé être au travail,

et qui, selon ma mémoire d'enfant, n'était jamais rentré avant 19h00.

J'ouvris la porte d'entrée. Le chaos s'installa en moi. Des bruits me parvinrent.

La voix de mon grand-père maternel. Les sanglots de ma mère. Marco et Thibault qui jouaient aux cow-boys. Les pas de mon frère aîné, à l'étage, alors qu'il mangeait habituellement à la cantine du collège.

L'incohérence, la peur.

Mon grand-père, le visage soucieux qui me dit d'attendre dans la chambre de Marco. On va bientôt manger, me dit-il.

Pourquoi ? Pourquoi était-il venu chez moi ? Pourquoi mon père était-il rentré ? Pourquoi mon frère était-il là ? Que se passait-il ?

Plus tard , ma mère vint nous chercher pour passer à table. Je me blottis contre elle. Elle tenta de me rassurer malgré ses yeux qui n'avaient plus la force de camoufler ses larmes. Du poisson pané

dans mon assiette. Papé qui nous surveillait de sa présence, mais dont le regard était absent. Mes parents qui discutaient sur le bord de la terrasse. Ludovic, mon frère aîné, qui ne vint pas manger. Je me souviens de ce repas, au goût à la fois fade et inquiétant. Comment aurais-je pu savoir que s'achevait là mon insouciance ?

\*

Ma mère m'emmena à l'école pour l'après-midi. Dans la voiture, j'attendais les réponses à mes questions muettes que je redoutais tant . Mais ma mère ne dit rien. Et moi, j'étais comme tétanisée. Les mots restaient coincés entre mes lèvres paralysées. J'entrai dans la salle de classe.

Après l'école, ma mère vint dans ma chambre au papier peint rose. Elle s'assit à côté de moi sur mon lit en fer forgé blanc. D'un air absent, j'acquiesçai à ses questions quotidiennes sur l'école, -ces questions dénuées de sens en cet instant-.

Enfin, elle lâcha ces mots:

"Papa est tombé amoureux d'une autre femme".

"Papa est tombé amoureux d'une autre femme".

Que voulaient-ils dire, exactement, ces mots si durs, si violents ? Ces mots si forts. Ces mots si froids.

"Papa est tombé amoureux d'une autre femme".

Je sentis les larmes me monter aux yeux.

Depuis mes neuf ans, je comprenais, ou plutôt ressentais le poids de ces mots.

Le visage maintenant inondé de larmes, je me serrai contre ma mère. On va tout faire pour qu'il reste là, me dit-elle.

Le reste de la soirée, je ne m'en souviens pas, ou très vaguement. Sans doute un de ces repas où le silence jette une ambiance glaciale, où l'on cherche vainement une lueur de chaleur dans les yeux de ses parents. Ces nombreux repas que, par la suite, mon père passera les yeux fermés, sans mot dire, ne répondant que par des hochements

de tête tout en ayant des réactions hystériques.

Je me souviens seulement d'être partie me coucher le cœur lourd, et de m'être endormie l'oreiller trempé de larmes en me jurant que tout ça n'était qu'un rêve, que j'allais me réveiller le lendemain dans la maison chaleureuse que j'avais toujours connue. J'avais tort, et je le savais ; durant les semaines, les mois qui suivirent, mon destin fut entre les mains d'une femme que je ne connaissais même pas, et qui jouait malsainement à détruire mon monde parfait et si heureux. Cette journée d'avril, ma vie fut à jamais bouleversée. Il faudra attendre quelques temps pour qu'un nouveau sentiment naisse en moi, un sentiment indomptable : la haine.

\*



De cette année de CM1, j'ai des souvenirs à la fois très flous, sûrement parce que je ne comprenais pas tout et que des détails m'échappaient, et des souvenirs très nets.

Je me souviens que mon père restait dans son lit toute la journée les jours où il ne travaillait pas. Combien de fois avons nous dû, avec mes frères, être silencieux en rentrant de l'école, afin de ne pas le réveiller ?

Je me souviens qu'il nous empêchait d'ouvrir les volets, en nous disant que, si lui devait vivre dans le noir, alors nous aussi nous allions vivre dans le noir.

Je me souviens de discussions interminables entre mes parents, enfermés dans le bureau, pendant lesquelles il fallait s'occuper de Marco.

Je me souviens des larmes de ma mère.

Je me souviens des heures en tête à tête avec mon père, assise sur le fauteuil noir du bureau, avec l'obligation de

l'écouter monologuer. Un véritable bourrage de crâne.

Je me souviens du bruit d'une assiette cassée.

Je me souviens de mon frère, racontant avoir vu mon père, une nuit, parcourir la maison en faisant la petite voiture avec sa carte bancaire en guise de volant, en chantant à tue-tête " Madame la Marquise ". Ludo était alors descendu de l'escalier où il s'était caché pour lui dire " qu'il fallait qu'il aille à l'asile ". Mon père lui avait ordonné de retourner dans sa chambre.

Je me souviens des propos de mon père. " Y en a marre de tous ces gosses !". Il avait 40 ans, soit la moitié de sa vie, il ne lui restait plus que 40 ans pour être heureux. Nous, nous n'étions que des enfants, nous serions heureux plus tard, disait-il.

Et puis, " les enfants, ça s'adapte ". Sûrement sa phrase préférée celle-là.

Je me souviens aussi, peu avant Noël,  
de lui avoir donné, dans une petite  
enveloppe, un papier doté d'une  
écriture maladroite infantile qui disait :

*Lettre au père Noël*

*J'ouvre la fenêtre,  
Je regarde le ciel,  
Bientôt c'est Noël.*

*Les petits enfants font une liste,  
Mais moi j'ai le cœur triste.*

*Si le père Noël existait,  
Je ne ferais pas de commande,  
Mais juste une demande.*

*Si le père Noël existait,  
Je ne voudrais pas de cadeau,  
Mais juste un joyau.*

*Si le père Noël existait,  
Je lui demanderais tout bas  
De me rendre mon papa.  
Mon papa qui a changé,*

*Mon papa que je veux retrouver.*

*Si le père Noël existait,  
Je lui dirais comme c'était bien avant,  
Comme c'était réconfortant,  
D'entendre mes parents  
Chanter en cœur du karaoké.*

*Mais le Père Noël n'existe pas,  
Et je n'ai personne à qui confier  
Mes secrets bien gardés.*

*Je referme la fenêtre,  
Et j'attendrai la Saint-Sylvestre,  
Pour faire le vœu,  
Pour faire mon vœu,  
Que papa se rappelle  
Que maman est une perle.*

*\**

Au cours du printemps suivant, je découvris "T'en vas pas", d'Elsa Lughini. Cette chanson était tellement belle, et me parlait tant... Je m'imaginais chanter cette mélodie devant un public que moi aussi je ferais voyager par ma chanson et qui m'applaudirait. Je pouvais l'écouter en boucle toute la journée, je ne m'en lassais pas. Un jour, je pris le caméscope, trouvai une version karaoké de la chanson et je me filmai en train de chanter.

Le soir même, après avoir mangé, je murmurai timidement à l'oreille de mon père : "J'ai une surprise à te montrer". Je lui demandai de brancher la caméra à la télévision. Puis, la vidéo commença.

*"T'en vas pas,  
Si tu l'aimes, t'en vas pas.  
Papa si tu l'aimes dis lui,  
Qu'elle est la femme de ta vie, vie".*

Immédiatement, il se mit à pleurer. Et moi, je regardais l'écran, sans savoir si j'avais réussi ou non à déclencher la lueur de raison que j'attendais depuis si longtemps ; je me regardais chanter sans savoir si l'effet produit m'était favorable ou non.

*"Nuit, nuit tu me fais peur,  
nuit tu n'en finis pas,  
Comme un voleur,  
Il est parti sans moi".*

C'était assez étrange pour moi de voir celui qui avait été la cause de mes larmes ces derniers mois pleurer à son tour.

*"Papa j'suis sûre qu'un jour tu  
reviendras".*

L'écran devint noir. Mon père m'assit sur ses genoux et me dit : "Oui, ma puce, je te promets que ça va aller maintenant avec maman".

Belles paroles ! Aveuglée par tant d'espoir, je l'avais cru.

Ça y est c'est fini, tout va redevenir comme avant ! Je le croyais tellement sincère...

Comment aurais-je pu savoir, à même pas dix ans, que ce n'était qu'un mensonge, une fois de plus ?

Comment aurais-je pu savoir que ses larmes n'étaient que le couteau avec lequel il aiguisait l'épée, afin de la rendre encore plus tranchante ?

Comment aurais-je pus savoir que l'homme qui me serrait dans ses bras était tout simplement incapable d'aimer ?

\*